

DEPARTEMENT DE LA SEINE-MARITIME
COMMISSION DES ANTIQUITES

*l'église Saint-Pierre
de Baudribosc
à Berville-en-Caux*

HISTOIRE
*d'un monument Cauchois
et de son sauvetage*



En publiant cette plaquette à l'occasion de la remise à la commune de Berville-en-Caux de l'église de Baudribosc sauvée de la ruine,

LA COMMISSION DEPARTEMENTALE DES ANTIQUITES

tient à manifester sa gratitude pour les concours qu'elle a reçus à l'occasion de la restauration et de la mise en valeur d'un élément de qualité du patrimoine d'art sacré du Pays de Caux.

Elle remercie particulièrement :

le Conseil Général de la Seine-Maritime,

M. de MONTALEMBERT, Sénateur de la Seine-Maritime,

M. BURCKARD, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Département,

M. A. GREGOIRE, Architecte des Monuments Historiques du Département,

M. B. LEGRAND et l'Atelier « Sauvegarde et restauration » des Antiquités et Objets d'Art,

la Direction départementale de la Jeunesse et des Sports,

la Direction régionale de l'O.R.T.F.,

M. l'Abbé COULON, Vice-Président de la Commission Diocésaine d'Art Sacré,

M. l'Abbé DENHEZ, Curé de Dampierre-en-Bray,

M. l'Abbé BARTOUILH, Curé d'Ouville-l'Abbaye, desservant de Berville,

M. l'Abbé CARRON, Curé de Bihorel, ancien doyen de Doudeville,

le Groupe des Scouts de France de Bihorel, animé par M. VERCOUSTRE,

le Groupe de Jeunes de Berville, animé par M. FAVART,

le Foyer Rural de Berville, animé par M. Gilles PETIT,

M. LEFEBVRE, Artisan maçon à Berville et ses compagnons,

M. et M^{me} CANVILLE, Agriculteurs, dont les terres sont voisines de la chapelle,

M. BREANT, Charpentier à Berville,

ainsi que les habitants de Berville-en-Caux qui ont montré leur intérêt à l'entreprise en accueillant, en encourageant et en aidant tous les artisans de la sauvegarde de l'édifice.

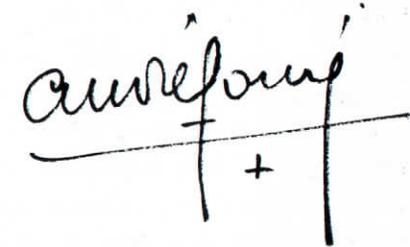
* * *

Durant cinq années, de 1965 à 1970, M. Jean BAILLY, Inspecteur de la Société Française d'Archéologie et Membre de la Commission départementale des Antiquités de la Seine-Maritime, préoccupé par l'état de l'église de Baudribose à Berville-en-Caux, s'était penché sur son passé, avait réuni des notes sur son histoire, avait décrit l'édifice et son mobilier. Avec joie, il avait salué les prémices de la restauration achevée en septembre 1973.

Savant scrupuleux, il aurait souhaité donner une rédaction définitive de ses recherches après avoir procédé à des vérifications qu'il jugeait indispensables, en tenant compte des précieux renseignements fournis par les artisans qui ont retrouvé l'état primitif des pièces maîtresses de la statuaire.

M. BAILLY est malheureusement décédé sans avoir pu réaliser son projet.

La Commission Départementale des Antiquités a cru rester fidèle à sa mémoire en reprenant son travail largement ébauché, en le complétant et en le livrant aux lecteurs curieux de l'histoire d'une paroisse disparue comme aux admirateurs du génie artistique des générations passées.



Abbé André Fouré,
Secrétaire
de la Commission Départementale
des Antiquités.

comment fut sauvée l'église de Baudribosc

*petite histoire d'une restauration
(d'après les notes de D. Vercoustre)*

les préliminaires

OCTOBRE 1969.

Le groupe « pionniers » des Scouts de France de Bihorel envisage d'axer les activités de l'année qui s'ouvre sur le thème « Animation jeunesse ». Il souhaite avoir des contacts avec de jeunes ruraux. Il estime que les échanges seront plus fructueux dans le cadre d'une réalisation concrète poursuivie en commun. Sur les conseils de M. l'Abbé Robert Denhez, alors vicaire à Bihorel et aumônier de la troupe, M. Bernard Legrand, directeur de l'atelier « Sauvegarde et restauration » des Antiquités et Objets d'Art, est consulté dans le but d'entreprendre le sauvetage d'un petit monument à la mesure de bénévoles acceptant d'être guidés par des techniciens qualifiés.

NOVEMBRE 1969.

Après une rencontre ménagée par M. Bernard Legrand avec M. l'Abbé André Fouré, Secrétaire de la Commission départementale des Antiquités, celle-ci opte par priorité pour le choix de l'église de Baudribosc qui menace ruine.

A Berville-en-Caux, commune dont dépend Baudribosc, un contact est pris avec M. Favard, directeur de l'école, qui cherche, de son côté, à organiser des activités pour les jeunes de son village. Le projet d'un travail en commun pionniers-Bervillais est accueilli favorablement.

JANVIER 1970.

L'Abbé Bartouilh, curé d'Ouille-l'Abbaye, desservant de Berville, propose l'organisation d'une souscription publique avec l'autorisation de M. le Maire. Les premiers fonds recueillis, soit environ 2.500 F., le concours désintéressé de M. Adrien Lefebvre, artisan maçon et de ses compagnons, la fourniture de matériaux et d'outillage par les habitants, l'accueil compréhensif de M. et M^{me} Canville qui ouvrent leur pré contigu à l'église afin d'établir le campement, vont permettre de passer bientôt à l'action.

première campagne

(Pâques 1970)

Avant même qu'il fût question du projet des Scouts, M. Burckard, Conservateur des objets mobiliers, alerté par la Commission des Antiquités, avait demandé la dépose et la mise en sécurité des boiseries, des meubles et des statues en péril. Le travail ayant été exécuté en temps utile par l'atelier de M. Bernard Legrand, et cette mesure étant pour eux source de tranquillité, les « pionniers » pouvaient ouvrir le chantier.

Durant quinze jours, en collaboration avec les jeunes de Berville, on décape les enduits boursouflés de





l'intérieur et de l'extérieur, on arrache des lierres parfois gros comme le poing qui s'étaient dangereusement infiltrés à travers les murailles, on nettoie les abords tandis que M. Adrien Lefebvre et ses compagnons consolident ou reconstruisent les contreforts.

Coordonnés par M. Bernard Legrand, les travaux sont activement menés avec les conseils de l'archéologue M. Jean Bailly, des architectes MM. André Grégoire et Pierre-Maurice Lefebvre.



Une première étape était franchie et le risque d'écroulement souligné par M. Georges Lanfry, trois ans plus tôt, conjuré.

Durant ces jours, les contacts entre les jeunes, citadins et ruraux, furent constants : le travail en commun permettait de se comprendre, de s'estimer, de confronter les points de vue et cela dans l'ambiance rude, mais amicale, de la vie de camp ...

Nées sur le chantier aux heures de « pause », les discussions enrichissantes se poursuivaient durant les repas et les veillées ... La participation au chantier décida même les jeunes de Berville à réaliser leur foyer rural : les aider



dans leur entreprise entrait parfaitement dans le cadre des activités des « pionniers ». Il fut même envisagé que le foyer pourrait être animé successivement par l'un ou l'autre des groupes, et l'année suivante, grâce à leur dynamisme, les Bervillais pouvaient monter une pièce de théâtre et la produire dans plusieurs communes des alentours.

Auprès des habitants, l'accueil était particulièrement cordial : témoin l'hospitalité reçue chez M. et M^{me} Canville, témoin encore le geste délicat d'une personne âgée remettant une offrande au responsable du chantier et lui disant son émotion de rencontrer avant sa mort quelqu'un venu restaurer « sa » chapelle ...

De cette première campagne, la presse se fit l'écho et l'O.R.T.F. vint sur place réaliser un reportage, interrogeant les jeunes mais aussi les aînés dont le maire,

M. Petit, qui se souvenait être venu jadis, comme « clergeot », servir la messe aux Rogations ou à la Saint-Gilles, dans le sanctuaire qui se relevait de ses ruines.

Si la bonne volonté demeurait, les moyens financiers s'épuisaient et les travaux étaient loin d'être terminés, malgré le temps passé durant les vacances et de nombreux week-ends. C'est alors qu'intéressée par l'œuvre entreprise, la Direction de la Jeunesse et des Sports étudia avec faveur les rapports qui lui furent soumis et fit bénéficier les Scouts d'un prix d'encouragement en récompense de leur initiative et de leur souci éducatif.

Fin 1970, les plus anciens des « pionniers » vont constituer une équipe de « compagnons » en vue de poursuivre et mener à son terme le travail entrepris avec persévérance depuis plusieurs mois.

deuxième campagne

(septembre 1971)

Un camp de huit jours est consacré à des opérations d'aménagement et à la préparation des fenestragés qui seront garnis de vitraux exécutés sous la direction et dans l'atelier de M. Bernard Legrand : deux d'entre eux étaient achevés..., et constituaient un nouveau centre d'intérêt pour les jeunes dont l'éducation artistique pouvait tirer bénéfice de cette réalisation.

Durant l'année scolaire et jusqu'au mois de Juin, on se retrouvera souvent chez M. Bernard Legrand pour achever la collection des vitraux et fabriquer les grillages destinés à les protéger.

troisième campagne

(1972 - 1973)

Grâce à l'aide financière du Département et de la Direction de la Jeunesse et des Sports, grâce encore au don généreux du Comte de Montalembert, descendant de la famille des seigneurs de Baudribosc, les « compagnons » vont de nouveau faire appel à des techniciens pour achever le gros œuvre. M. Max Bréant, habile charpentier, fera le berceau de la voûte. Quant à M. Adrien Lefebvre, il exécutera les enduits intérieurs et relèvera le calvaire du cimetière.

Il appartiendra à l'atelier « Sauvegarde et restauration » de remettre en place les boiseries et les statues qui auront été restaurées à Bihorel.



◀ contrefort terminé

▶ en cours de travaux



Afin de laisser l'église ouverte dans la journée sans nuire à la sécurité des objets, une grille mobile doublera la porte de l'édifice.

En vue d'une inauguration et de la remise à la commune du monument restauré, les pionniers sont chargés des derniers nettoyages et la commune de l'aménagement des abords.

* * *

Une meilleure connaissance de l'édifice maintenant restauré, un parfait entretien, une animation grâce à des manifestations pour lesquelles l'église fut édiflée sur cette partie du territoire cachois, tels peuvent être les souhaits de ceux qui ont travaillé de tout leur cœur au sauvetage de Baudribosc.



Baudribosc ses seigneurs ses maires ses curés

Le hameau de BAUDRIBOSC, dont l'église vient d'être heureusement restaurée, possède une longue histoire qui se perd dans la nuit des siècles. Rattaché à la commune de Berville-en-Caux, il dépend du canton de Doudeville, en l'arrondissement de Rouen. Village autonome avant la Révolution, il relevait du gouvernement de Normandie, du bailliage et élection de Caudebec, de la vicomté de Caux. Il se trouvait d'autre part dans le ressort du Parlement, de la Chambre des Aides et des Comptes et de la Généralité de Rouen. Dans le domaine spirituel, la paroisse était comprise dans le doyenné de Bacqueville en l'archidiaconé du Petit-Caux.

Une incertitude plane sur le patron de la paroisse : les documents anciens sont muets. Au XVIII^e siècle, certains textes disent st Pierre, d'autres st Leu. Compte tenu de la place d'honneur occupée par la statue du prince des Apôtres, au nord du sanctuaire, et de la mention en premier lieu de son nom comme patron de la Confrérie locale approuvée en 1516, il paraît plus conforme à la tradition de citer st Pierre (1).

C'est dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville rédigé au XIII^e siècle, conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen qu'apparaît pour la première fois le nom de BAUDRIBOSC (2). Le copiste a transcrit la confirmation faite vers 1060 par Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, des biens « aumosnés » aux chanoines de Saint-Augustin qui furent les premiers occupants de Saint-Georges, avant les Bénédictins de Saint-Evroult qui les remplacèrent en 1114. L'authenticité complète du texte a été suspectée : les noms attestés méritent crédibilité (3).

les seigneurs

Enumérant les libéralités de Raoul de Tancarville, chambellan du futur roi d'Angleterre, la charte mentionne à Baudribosc « le tiers de la gerbe de la dîme de la boucherie et de la vacherie et dix acres de terre ». Une remarque met en cause le seigneur du lieu, Raoul de Balduizbosc, peut-être blessé qu'on eût oublié certains de ses droits, mais soucieux de se montrer bon prince : « Après cette donation... Raoul de Baudribosc voulut s'y soustraire et pour dissimuler son opiniâtreté, il fit lui-même la donation à Saint-Georges, dont témoin le prêtre Alverade ». L'orthographe paraît fautive : par référence à des textes ultérieurs, il convient de lire Baldrizbosc, d'où est venue la forme française définitive constituée par le nom d'homme Baudri et le suffixe bosc (bois), particulièrement usité dans le Département de la Seine-Maritime (4). Dom Toussait-Duplessis écrit avoir relevé



parmi les bienfaiteurs de l'abbaye naissante de Mortemer, un certain seigneur du nom de Baldricus de Bosco, mais cette fondation est de 1134 et n'a rien à voir avec notre village.

Jourdain de Baudribosc tient le fief vers 1337 (5), mais au XV^e siècle, la terre est passée aux mains de **Thomas de Saane**, comme l'attestait l'inscription funéraire de son épouse, Aliénor du Buhire inhumée en 1498 en la chapelle Notre-Dame-de-Liesse de l'église des Jacobins de Rouen (6). Au début du XVI^e siècle, les documents citent comme seigneurs « les héritiers de **Guillaume de l'Hôpital** » (7). En 1586, c'est **Nicolas Baudouin** « licencié en chacun décret, lieutenant du bailli de Caux en la vicomté et ressort d'Arques, commissaire député par les vicaires généraux du cardinal Charles 1^{er} de Bourbon, archevêque de Rouen et le clergé de cette ville pour la vente du temporel ecclésiastique sous l'autorité de notre Saint Père le Pape (Sixte Quint) (8). En 1659, on mentionne **François de Bresdoul**, également sieur de Neuville et vicomte d'Authie (9). Lui succède en 1668, **Charles de Lombard** « gentilhomme servant chez le roi, inhumé à soixante-seize ans dans le chœur de Baudribosc, le 30 Mai 1701 (10). Sa fille Catherine, mariée à **Raoul-Abraham Paon**, avait apporté en dot le fief à son mari (11). Leur fille aînée, Catherine-Françoise, épouse en 1717 Jean-Baptiste de **Clercy de Mathonville** et, en 1734, tous deux sont désignés comme « seigneur et dame de Baudribosc ». En cette qualité, leurs armes figurent au fronton du pignon de l'église reconstruite par leurs soins (12). Le fief comptait alors 25 feux. A la mort de Jean-Baptiste, survenue en 1745 et en raison d'une réserve probablement stipulée dans le contrat de mariage, la seigneurie retourne à son beau-père Paon qui sera inhumé à Baudribosc à l'âge de quatre-vingt dix-sept ans, le 26 Décembre 1749. Le fils cadet de Jean-Baptiste de Clercy, Jean-Baptiste-Louis, baptisé à Baudribosc le 6 Juin 1824, époux d' Anne-Françoise de Vaudretz d'Alliquerville depuis 1752, était devenu

seigneur à la mort de son grand-père (13). Il sera inhumé en la chapelle adjacente de l'église de Veauville-Lesquelles, le 8 Juillet 1757. C'est dans cette même paroisse qu'avait été baptisé le 29 Décembre 1752 son fils aîné, Jean-Baptiste-Philippe de Clercy de Mathonville qui épousera, en 1785, Marie-Victoire-Marthe Dupuis d'Arnouville (14), fille du seigneur d'Ermenouville. Officier au 1^{er} Régiment de Navarre en 1776, il sera le dernier seigneur de Baudribosc. Décédé en 1837 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il repose dans l'église d'Ermenouville où son épouse, morte à quatre-vingt un ans, le rejoindra le 17 Juin 1844 (15).

La Révolution supprime les droits seigneuriaux et fait de Baudribosc une commune de l'éphémère canton de Saint-Laurent-en-Caux (16). Le 8 Mars 1789, une assemblée était convoquée dans l'église sous la présidence du syndic Nicolas Edet, en présence de l'abbé Lecœur. Le cahier de doléances se plaint de la répartition inégale de la taille : « ... nous payons 6 sols 6 deniers de plus que les paroisses voisines... » Pierre Retout et Jacques Gascoin, pourtant absents, furent choisis pour représenter la paroisse à Caux en vue de l'élection des députés du Tiers Etat du Grand Bailliage de Caux qui se ferait à Caudebec-en-Caux, en vue des Etats Généraux convoqués à Versailles pour le 27 Avril (17).

les maires

La carrière politique de ces deux élus n'alla pas au-delà de cette assemblée primaire. Jacques Gascoin fut maire en 1792. En 1803, Joseph Cavalier est maire et en 1808 M. Quesnel. Nicolas Leroux, adjoint en 1802, sera maire en 1811, avec M. Edet comme adjoint. Ils seront les derniers magistrats de la petite commune. Le registre d'état civil est clos par la signature du maire N. Leroux, le

22 Septembre 1823. Un mois plus tard, le 22 Octobre, une ordonnance de Louis XVIII rattachait Baudribosc à Berville. La petite commune comptait pourtant 182 habitants mais ne justifiait que d'un revenu de 76 francs : signe manifeste d'appauvrissement si l'on se souvient que cent ans plus tôt, pour 150 paroissiens, elle constituait 600 livres de rente à son seigneur-patron (18).

les curés

Dans le cartulaire du XIII^e siècle cité plus haut, le copiste a transcrit une bulle du pape Innocent II, datée de 1131, qui confirme à l'abbaye de Saint-Georges la possession de la **chapelle** et des dîmes de Baudribosc. On ignore à partir de quand le village devint paroisse au sens canonique du mot : rien ne permet non plus d'affirmer que le prêtre Alvarède, témoin de Raoul de Baudribosc, était attaché à ce bénéfice. Il semble bien aussi que les descendants de Raoul de Tancarville contestèrent ses générosités et obtinrent retour dans leur famille des droits concédés au monastère, dont le droit apprécié de présentation à la cure : les pouillés du diocèse de Rouen ne mentionnent pas l'abbaye quand il s'agit de la nomination d'un nouveau pasteur. On sait que l'archevêque Pierre de Colmieu (1237-1245) avait accordé le bénéfice à un prêtre du nom de Nicolas, probablement le même qui s'attirera les blâmes d'Eude Rigaud (1248-1278) aux calendes tenues à Bacqueville, doyenné dont relevait alors Baudribosc, le 28 Janvier 1248 : ... « ce prêtre de Baudribosc qui porte un costume indécent pour son état, qui se conduit comme un soldat, qui rompt des lances dans les tournois, n'observe pas la résidence et omet de venir aux assemblées prescrites par les canons ! » (19) Après cet ecclésiastique peu recommandable, on peut établir une liste des curés (prêtres ou clercs pourvus du bénéfice),

à partir de 1435. Nous la citons d'après les patients travaux inédits de l'abbé Maurice (20).

- 1435 : Jean Lenouvel
- 1455 : Robert Delestre, d'abord dispensé de la résidence
- 1473 : Jean Grébaudon
- 1475 : Jean Sanson (+ 27 Septembre 1498)
- 1498 : Jean Catherine, chapelain de la Cathédrale de Rouen, dont on possède le testament daté de 1507 (21)
- 1507 : Jean Chesneau
- 1554 : Jean Dargences
- 1557 : Jean de Sainte-Marie, acolyte de Coutances
- 1561 : Hector de Bressey
- 1565 : Martin Lenouvel
- 1566 : Pierre Perdriau
- 1584 : Thomas Lasnon (+ le 14 Novembre), puis Hubert Fournier
- 1595 : Guilbert Le Bas
- 1603 : Jacques Le Brun
- 1613 : Matthieu Deshaies
- 1617 : Gabriel Merlier, originaire d'Ocqueville
- 1628 : Pierre Néel
- 1658 : Antoine Troude (ou Théroulde)
- 1669 : Antoine Leflament
- 1681 : Simon Villedieu
- 1684 : Augustin Clérissy, maître ès arts, prêtre du diocèse de Riez (ancien diocèse fondé au V^e siècle, supprimé par le Concordat), département des Basses- Alpes ; il démissionne en 1690.
- 1690 : Claude Lemaire, originaire d'Ocqueville, vicaire de Lindebeuf, mort et inhumé dans la nef, devant le crucifix, le 6 Février 1703.

1703 : François d'Herbouville, vicaire de Bourdainville, + 1714

1714 : Jean-Antoine Duval, vicaire de Berville-en-Caux. C'est lui qui fera reconstruire l'église avec le concours de la famille de Clercy. Il fut interdit à cause de son grand âge et de sa santé en 1774. Il fut suppléé par l'abbé d'Harlay, puis, à partir de Juillet 1775, par l'abbé Romain et des confrères du voisinage, dont le père Deladèvre, sous-prieur du monastère voisin d'Ouille-l'Abbaye. Décédé à l'âge de quatre-vingt dix-sept ans, il fut inhumé dans le chœur de son église le 17 Février 1776 par l'abbé Pupin, curé de Gerponville, en présence de ses neveux, Jacques-Pierre Pupin, marchand et bourgeois d'Yvetot et Adrien Richard Duval, curé du Mont-de-l'If. L'abbé Romain assura le desservice jusqu'en 1777, bien que Nicolas Gilles ait été présenté à la cure le 26 Février précédent (22).

1777 : Nicolas Gilles mort âgé de 46 ans et enterré dans le cimetière le 14 Février 1780 par l'abbé Vernier, curé-prieur de Berville.

1781 : Jacques-Michel Le Cœur, ancien vicaire d'Epreville, ancien élève de l'abbé Jean Duval. Il refusa le serment prévu par la constitution civile du clergé, prit ses passeports à Rouen et, le 18 Septembre 1792, s'embarqua à Dieppe pour l'Angleterre (23). Il rejoignit le cardinal de la Rochefoucault à Münster, en Westphalie en Juin 1791. Rentré en France, il finira ses jours comme curé de Belbeuf le 17 Avril 1816. Il sera le dernier curé de Baudribosc, la paroisse ayant été réunie à Berville par le Concordat (24). En Juillet 1791, un abbé Gontier fut curé constitutionnel de Baudribosc : on ignore ce qu'il devint après le rétablissement du culte catholique romain.

L'église son histoire

L'église de Baudribosc, toujours entourée de son cimetière désaffecté où demeurent encore un calvaire en fer forgé sur socle de grés du XVII^e siècle et quelques pierres tombales, est édifiée au coude d'un chemin vicinal qui va de la route départementale 27 à la route départementale 106. Elle fut reconstruite au XVIII^e siècle à la place d'un monument qui fut visité par Mgr Nicolas Colbert, puis par Mgr d'Aubigné.

C'est le 28 Avril 1683 que Mgr Nicolas Colbert, fils du ministre, archevêque titulaire de Carthage et coadjuteur de Mgr Rouxel de Méday, vint visiter Baudribosc, assisté du curé de Beaunay, Pierre de Rouen, son promoteur. Il fut reçu par l'abbé Villedieu. Il trouva l'église, les ornements, les vases sacrés en bon état. Il nota que le cimetière n'était pas clos, pas plus au nord, du côté du sire de Baudribosc que des autres et il ordonna de remédier à cette irrégularité. Le trésorier en charge, Pierre Restout exposa certaines difficultés survenues entre la fabrique et le seigneur, Charles de Lombard, qui devait 37 livres au Trésor en raison d'une fondation qu'il avait faite et dont le contrat était égaré. L'année suivante, la dame de Baudribosc, Catherine de Clercy, faisait une donation à l'église : n'était-ce pas afin de compenser les négligences de son mari ? (25).

L'archevêque Claude-Maur d'Aubigné, accompagné des abbés Coustey, docteur en Sorbonne, et Thierry, fit sa visite canonique le 17 Juin 1714. Il constate certains désordres dans les toitures, dans les fenêtres de la croisée du pignon du bas de la nef, dans le pavage du chœur et de la nef. Le tabernacle du maître-autel est jugé trop petit

pour contenir le ciboire sur son pied. Il y en avait un autre au dessus, plus grand, mais difficile à ouvrir : il est vraisemblable que le lieu habituel de conservation de la sainte Réserve n'était autre que le petit tiroir installé dans la prédelle, sous le véritable tabernacle et prévu pour la garde des saintes huiles, pratique interdite par le prélat. Il n'y a pas de pierre consacrée et la décoration est insuffisante : elle consiste en deux petits tableaux ou deux bas-reliefs polychromés placés « au dessus et vis-à-vis de deux petites crédences, de chaque côté de l'autel ». La lampe du sanctuaire est « fort ancienne et assez mince », le « soleil » (l'ostensoir) n'est qu'en métal doré et est dépourvu du « croissant » (lunule pour contenir l'hostie). Les ampoules des saintes huiles, en étain, ne sont pas surmontées d'une croix. La charnière de celle utilisée pour les baptêmes est totalement dessoudée et le coffret qui les contient n'est qu'en bois. Le Graduel et le Processionnaire sont à relier. La rédaction des actes de mariage est incomplète : on n'a mentionné ni « la majorité des parties » ni la « constatation de non-opposition à la publication des bans ». Les ornements sont assez minces, mais en état. Le tout est mis « dans la petite sacristie au côté droit du chœur ». L'autel de saint Nicolas n'est point décoré, n'a pas de pierre consacrée et manque, comme l'autel de la Sainte Vierge, d'un marchepied en bois. Le trésorier et le curé furent embarrassés quand le prélat voulut vérifier la comptabilité de la fabrique. Les registres étaient encore entre les mains des héritiers de l'abbé François d'Herbouville, récemment décédé, bien qu'il y ait un coffre fermant à deux clés... mais le défunt avait toujours fait par lui-même l'administration de l'église. Il y a environ 85 livres de rente, à charge de deux messes la semaine et quelques obits pour lesquels « on donnait autrefois 10 ou 15 livres au clerc qui ne tient point d'école que pour quelques petites filles ». Il n'y a pas de vicaire. La confrérie n'a

d'autres revenus que les quêtes dont les comptes ont été rendus jusqu'en 1712, inclusivement (26).

Le 7 Septembre, l'archevêque ordonna la suppression du « petit tabernacle », l'ouverture de l'armoire supérieure qui devrait être tendue de soie, la décoration du maître-autel en supprimant ou en faisant restaurer les petits tableaux. Il fallait mettre un marchepied de bois à l'autel de la Sainte Vierge et il faudrait orner celui de saint Nicolas. Il était interdit au clerc de recevoir en son école aucune petite fille « de quelque âge ou de quelque petitesse que ce fut », encore que le curé soit exhorté à leur procurer l'instruction par tous les moyens nécessaires. Enfin, le cimetière devra être mieux clos sous peine d'interdit (27).

Curé depuis cinq semaines, l'abbé Jean-Antoine Duval devait obéir docilement aux ordres du prélat. Bien plus : vingt ans plus tard, grâce aux libéralités du seigneur et de son épouse, il fit le projet de rénover totalement l'édifice. Dans ce but, J.-B. de Clercy obtint permission d'abattre l'ancienne église et de la reconstruire à ses frais. Afin de ne pas interrompre le culte, le curé demanda à Mgr de Saulx-Tavannes, archevêque de Rouen, l'autorisation de célébrer les offices dans la sacristie reconstruite. Délégué par le vicaire général Pierre Bridelle, l'abbé Guérard, curé de Sainte-Geneviève-en-Caux et doyen de Bacqueville, vint, le 28 Août 1734, inspecter la dite sacristie qui avait huit à neuf pieds au carré, était bien couverte et bien lambrissée au-dedans, pourvue d'une croisée bien ornée de grilles de fer avec un châssis « prêt à recevoir le verre ». Les murailles étaient bien blanchies et fermées. Satisfait de sa visite, le doyen bénit la construction, y permit le culte et la garde de la réserve eucharistique (28). L'année suivante, le 26 Août, il revenait juger l'état de la nouvelle église : « Nous l'avons trouvée en l'état énoncé en la requête (du curé) et en l'autre part, solidement bastie

et à la moderne, ayant 60 pieds de longueur sur 19 pieds de large, les murailles ayant 15 pieds de hauteur et 2 pieds $\frac{1}{2}$ de large, avec des embasements de grés, ornées de quatre belles vitres bien grillées de chaque côté, bien fermée, bien pavée et blanchie, les cloches placées au clocher couvert d'ardoises, le chœur bien lambrissé, la nef non encore lambrissée, couverte de paille en attendant qu'on la couvre de tuile, l'autel et le tabernacle décentement placés et ornés. Tout le dit ouvrage en état d'y célébrer les saints mystères, le tout exécuté suivant le projet du seigneur plein de religion et de générosité. Avons prié le sieur curé de Longoné (sic), curé de Biville-sur-Saône, frère du dit seigneur de Baudribosc, d'en faire la bénédiction (29), cérémonie qui se déroula le 4 Septembre 1735 (30).

La Révolution dépouilla la petite église des quelques métaux précieux qu'elle possédait, mais respecta les pierres. Elle marqua cependant le début d'une ruine qui allait s'aggraver avec la suppression de la commune. En raison de l'attachement des habitants au sanctuaire ancestral, il ne fut pas détruit comme tant d'autres, mais dès le milieu du XIX^e siècle, l'abbé Cochet attirait l'attention sur son triste état : « Chaque jour, le vent enlève une portion de cette église... Pourtant, elle est neuve et quelques efforts suffiraient pour la soutenir, mais personne ne songe à étendre sur elle une main protectrice : au contraire, il semble que déjà ses tuteurs naturels lèvent les bras pour la renverser... les fenêtres (vitres) ont disparu, les murs sont crevassés, la sacristie est démolie depuis quinze ans et les tuiles ont fait place à un toit de chaume qu'on ne répare plus... » (30). Ce qui ne favorisait guère l'entretien, c'est que Baudribosc relevait de Berville sur le plan administratif, mais par moitié de cette paroisse, et d'Ouille-l'Abbaye sur le plan spirituel... (31). En 1890, en raison du péril encouru par les visiteurs, le maire de Berville, M. Nicolas Homo, fait descendre la cloche. Premier

espoir de salut : en 1891, M. Just Poisson, conseiller municipal, constitue un comité et obtient l'autorisation d'une souscription permanente en vue de la restauration de la malheureuse église.

Les travaux furent entrepris, mais ce fut l'occasion d'une amputation de la nef : on démolit 8 m de murailles, on supprima du même coup quatre fenêtres et l'on abattit le clocher. Vaille que vaille, le monument résistait aux intempéries comme à l'indifférence des hommes. En 1965, dans le Courrier Cauchois, un journaliste, M. Lapert, attirait l'attention sur cette église rurale qui se retrouvait, sauf la toiture, dans le piteux état signalé par l'Abbé Cochet 115 ans plus tôt (32). Deux ans plus tard, la Commission départementale des Antiquités conduite par son Vice-Président, M. Georges Lanfry, décidait de visiter Baudribosc et d'avoir un échange de vues avec les autorités locales sur le sort de l'édifice menacé de destruction. La Commission émit le vœu qu'en raison de son intérêt architectural et de la qualité remarquable de son mobilier, l'église ne soit pas démolie, mais conservée et restaurée (33). La municipalité, qui trouva l'appui de M. de Montalembert, descendant de la famille de Clercy, obtint d'abord un concours exceptionnel de l'Etat pour la réfection de la toiture. L'architecte des Monuments historiques, M. André Grégoire, après un examen approfondi, conclut à la possibilité de travaux qui sauveraient une nouvelle fois l'édifice. Il convenait de refaire en priorité les contreforts, l'ancrage du pignon ouest, la voûte, les enduits, les jointoiments. A partir de Novembre 1969, après différentes rencontres entre les représentants de la municipalité, le curé desservant, la Commission départementale des Antiquités, le groupe des scouts de Bihorel, il fut possible d'envisager la question avec optimisme. Une souscription locale réunit

quelque 2.500 F. Dans une première campagne, scouts de Bihorel et jeunes de Berville assurèrent une main-d'œuvre bénévole, tandis que, conseillé par M. Pierre-Maurice Lefebvre, architecte DPLG, Vice-Président de la Commission départementale des Antiquités, un artisan maçon, M. Adrien Lefebvre, descendant de l'entrepreneur de 1891, commençait certaines opérations plus techniques, aidé de ses ouvriers qui offraient quelques jours de leur labeur. Sous la direction de M. Bernard Legrand, le Service « Sauvegarde et restauration » des Antiquités et Objets d'Art déposait le mobilier et en transportait une partie en l'atelier de Bihorel, pour exécution de restaurations qui ont révélé la qualité exceptionnelle de certains éléments de la statuaire.

La première partie de cette étude, rédigée avec le concours des scouts de Bihorel, est « le film » des travaux accomplis pendant quatre années et qui furent menés à bien grâce à leur courage, à leur volonté de provoquer l'intérêt, de triompher des obstacles, notamment financiers. Pour atteindre leur but, ils eurent la chance exceptionnelle d'être compris et aidés par le Conseil Général du département, la Commission départementale des Antiquités, M. le Sénateur de Montalembert, la Direction de la Jeunesse et des Sports et l'Administration départementale. La conjugaison de tous ces efforts a permis le sauvetage d'un remarquable témoin du patrimoine artistique rural de notre région, confié de nouveau à la vigilance de son propriétaire légal, la commune de Berville-en-Caux.

L'église sa description

Le petit monument, orienté, mesure, depuis les amputations de 1891, 11 m. 80 de long et 6 m. 20 de large. Il comprend une travée droite de 8 m. 30 suivie d'un chevet à trois pans de 3 m. 30 de profondeur. Ses murs crépis, en silex, moëllon et brique, s'élèvent sur un soubassement de grés. Il y a, de chaque côté, une grande fenêtre de brique en plein cintre, avec appui en grés dans la travée droite et une seconde dans chacun des pans coupés. Le mur du fond n'a qu'une ouverture simulée.

La corniche, remaniée en plusieurs endroits, est faite de briques moulées profilées en quarts de ronds superposés. Les contreforts, d'une seule venue, à chaperon très incliné, parfois recouverts d'ardoises, épaulent chacun des angles du chevet. Envahis et désarticulés par des lierres de 12 cm de diamètre par endroits, ils ont dû être refaits entièrement avec des matériaux anciens. Deux autres calent latéralement la façade. Un septième, supprimé en 1970, au ras de la fenêtre coté nord pouvait marquer l'emplacement de la sacristie, d'autant plus qu'à cet endroit le soubassement avait été repris en brique. Dans le même mur gouttereau nord, il convient de signaler un encadrement de brique, visible vers l'ouest, tracé en segment de cercle. Ses faibles dimensions (1 m. 20 de haut et 0 m. 74 de large), son peu de hauteur au-dessus du sol, empêchent de songer à une porte ou à une fenêtre murée (34).

La façade diffère complètement du reste. Elle est en beaux blocs de grés jusqu'à la naissance du pignon soulignée par un larmier en brique. Ce pignon est en silex et caillou, coupé horizontalement par deux lits de brique,

l'un à peu près à mi-hauteur, l'autre non loin du sommet. Sous le premier, on remarque une rosace aveugle au centre de laquelle est incrustée une pierre calcaire portant le millésime 1611 en chiffres arabes. En haut et à l'extérieur du cercle sont incrustés quatre grands chiffres métalliques : 18...91. Au-dessus du second lit s'ouvrent trois fenestrelles pointues accolées, celle du milieu en pierre blanche surmontée d'une petite croix, les deux autres en brique.

L'arc de la porte d'entrée, sans moulure, est en anse de panier fermé par une clef étroite et haute flanquée de claveaux taillés en équerre. A droite de cette ouverture, vers le haut, on lit grossièrement tracé E. 1891 F., probablement les initiales du maçon qui reconstitua la façade.

Au-dessus de la porte, on a heureusement replacé une magnifique pierre de grés rectangulaire, « l'une des plus remarquables sculptures héraldiques du département taillée dans cette matière rebelle aux finesses du ciseau » (J. Bailly). On y admire, posés sur un cartouche habilement décoré et appuyé sur les bords d'une coquille renversée, deux écus ovales accolés dont les émaux sont fidèlement indiqués par les hachures conventionnelles. Celui du mari, Jean-Baptiste de Clercy, se lit : « de sinople à la fleur de lys d'or » et celui de l'épouse, Catherine-Françoise Paon, « d'azur au paon rouant d'or », seigneurs du XVIII^e siècle. Ces blasons sont soutenus par deux lions d'un mouvement superbe et sommés d'une couronne de comte (35) de part et d'autre de laquelle sont disposés dans les angles les chiffres 17...34. Presque au niveau de ces armoiries, on a boulonné sur toute la largeur de la maçonnerie de hautes lettres en fer forgé J.Z.M.R.E. qui doivent simplement signifier les noms de Jésus et de Marie. Le petit clocher est contemporain du pignon. C'est une modeste cage rectangulaire en charpente assise à l'intérieur sur une chambre en encorbellement, en menuiserie, terminée

par un toit en pavillon écrasé à rebord en auvent, le tout, comme l'église, couvert en ardoise. Il est clair qu'au siècle dernier, on a remonté la façade, hormis sa partie haute, à peu près telle qu'elle était à son ancien emplacement : l'examen attentif montre qu'elle est un reste du monument antérieur à celui de 1734 déjà remployé par le maçon de M. de Clercy.

« L'appareil, la mouluration en scotie un peu molle du soubassement, le tracé de l'arc de la porte, la forme et l'étagement de ses claveaux supérieurs, portent l'empreinte de la première moitié du XVII^e siècle. L'architecture en grés du pays de Caux se montre parfois archaïsante, mais sait aussi se mettre parfaitement au diapason de la mode et nous ne serions pas surpris que la date 1611 gravée sur la pierre insérée dans la rosace moderne se rapporte précisément à l'édification du portail » (J. Bailly).

L'intérieur n'est pas voûté, mais couvert d'un berceau de bois en carène d'une ligne agréable qui a été habilement restauré par un artisan local, M. Max Bréant.

le mobilier

Ce qui demeure de plus notable du mobilier est constitué par le décor du sanctuaire.

l'autel majeur

en bois, en forme de doucine, est isolé. Le tombeau est orné de l'agneau



mystique, couché sur la croix. Des postes, sortes d'enroulements faits de volutes, courent d'un bout à l'autre du gradin. Le tabernacle est un peu haut pour sa largeur encore diminuée par ses angles rentrants. La porte est décorée du calice surmonté de l'hostie.

les lambris

délicatement traités, revêtent du haut en bas les murs du chevet. La partie centrale formant retable comporte un grand cadre privé de son tableau, surmonté du chiffre de Yahweh dans une gloire et flanqué de deux superbes panneaux en rectangle haut sculptés de trophées d'objets liturgiques finement traités. Ce sont, au nord, une lampe de sanctuaire, un aspersoir, une clochette, un missel, une étole, un calice, un ciboire et, au sud, un encensoir, des chandeliers, une navette, un plateau, une croix et un ostensor. En-dessous, on admire deux autres petits panneaux de rectangle long garnis de rameaux fleuris découpés avec élégance. Sur les pans latéraux, la simplicité de revêtement n'est relevée que par une gracieuse guirlande au-dessus des fenêtres. Chacun des **deux autels latéraux**, en bois, est logé dans un renforcement de la muraille ouvert sous un arc surbaissé, tenant la place d'un bras de transept, selon une disposition adoptée au XVIII^e siècle pour des petites églises. On marquait ainsi la séparation entre la nef et le chœur et on réduisait l'encombrement de ces meubles qui constituaient un écran et gênaient la visibilité de l'autel majeur. Leur retable comporte





autel
mur sud



autel
mur nord

une niche centrale avec socle semi-circulaire en saillie portant une statue, bordée d'une baguette et séparée d'un méplat de deux pilastres cannelés et rudentés dont les chapiteaux composites soutiennent un fronton curviligne. Il convient de noter les deux paires de **stalles** robustes et bien venues : leurs parclozes en console renversée sont rehaussées sur la tranche d'une torsade feuillue. Le **lutrin** n'est qu'un simple pupitre rustique supporté par trois pieds en volute. On déplorera la disparition d'un tabernacle en bois d'époque Louis XIII orné de médaillons peints, que l'abbé Cochet avait remarqué sur un autel latéral : peut-être était-ce celui du maître-autel qui avait retenu l'attention des visiteurs du XVIII^e siècle.

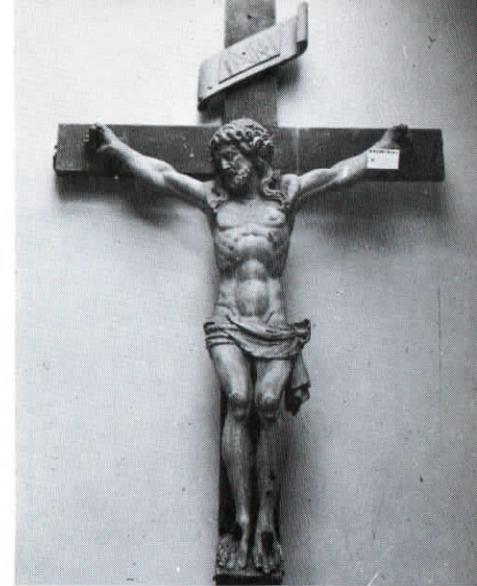
Grâce aux récents travaux, la statuaire a retrouvé son aspect primitif et fait honneur à l'humble édifice.

le crucifix

Provenant probablement de la poutre de gloire traditionnelle, il est fixé dans le cadre du chevet. M. Bailly remarque : « Le corps du Supplicié, aux bras horizontaux, dessine,

sauf la tête inclinée, une ligne presque droite, à peine rompue par le creux des genoux rapprochés, mais aussitôt rétablie par le bas des jambes et les pieds cloués séparément. Le visage seul exprime la souffrance contenue : Jésus, en quelque sorte debout sur la croix, semble appeler à lui tous les hommes rachetés par le sacrifice qu'il offre à son Père.

Anatomiquement fausse, cette attitude est conforme aux conceptions du XVII^e siècle qui s'efforça d'imprimer à la représentation du crucifié un caractère plus symbolique que réaliste. »



Notre-Dame

Au petit autel nord, sourit une **Vierge à l'Enfant**. Ce modèle, élégant et gracieux, a été exécuté en plâtre plein, au cours du XVIII^e siècle.

Saint-Pierre

Scellée dans la muraille nord, comme il convient pour la statue du patron du lieu, la **chaire de saint Pierre** est incontestablement la pièce maîtresse de la statuaire. Vêtu en pape, le prince des Apôtres est assis sur un trône très simple. Solidement fixée sur les épaules, la tête majestueuse répond au style traditionnel avec sa chevelure abondante et sa barbe frisée. Le costume est fidèlement traité. L'aube aux plis qui viennent mourir obliquement sur le sol laisse apparaître une mule pointue. Les deux tunicelles sont presque masquées par une ample chasuble rouge taillée en pointe; l'encolure



laisse passer l'orfrois rigide de l'amict rabattu et les plis horizontaux barrent la poitrine pour se relever sur les bras en souples enroulements, alors qu'elle s'étale harmonieusement sur le devant des jambes. Cet ornement est garni d'une croix blanche faite d'un galon blanc marqué de croisettes noires, qui rappelle le pallium pontifical. La tiare a encore la forme conique usitée jusqu'au XIV^e siècle et terminée par une boule qui était un globe d'or ou un gros rubis. Ce détail, tout comme l'allure hiératique du personnage, permet de dater cette œuvre de la première moitié du XIV^e siècle. En dépit de quelques mutilations, la statue de saint Pierre de Baudribois est, avec celle de Robertot, l'une des plus belles images en pierre du premier pape conservée dans le diocèse de Rouen. En raison de sa qualité exceptionnelle, elle a été retenue pour le classement sur le plan national.

Saint-Leu

Face à la chaire de st Pierre se trouve l'effigie d'un évêque, vraisemblablement st Leu, archevêque de Sens au début du VII^e siècle, exilé vers 612 à Ansenne (36) et fêté conjointement le 1^{er} Septembre avec st Gilles, l'autre patron de la confrérie locale. Cette statue en bois, du XVI^e siècle, avait été défigurée; elle a retrouvé une physiologie décente après suppression d'une barbe en plâtre et une discrète réfection du nez et des lèvres. L'évêque porte une tunicelle à large frange sous une chape agrafée sur la poitrine par un fermail rectangulaire. Le manipule est fixé au bras gauche par un cordon terminé par un gland. La mitre évasée et bombée est ornée d'orfrois et rosaces perlées. Les mains n'existent plus. La base de la statue pose un problème; les pieds et une partie des jambes disparaissent dans un ensemble maladroit qui pourrait représenter des flammes: allusion peut-être à un miracle de st Leu arrêtant



un incendie à Melun, lors de son retour dans son diocèse (37). Cette sculpture du XVI^e siècle est contemporaine de l'approbation de la confrérie en 1516.

◀ avant restauration



après restauration ▶



Saint-Gilles

Il est titulaire de l'autel méridional. Debout, légèrement hanché, il tient de la main droite le livre ouvert de la Règle monastique appuyé sur sa poitrine, tandis que la main gauche porte la crosse abbatiale. Du large capuchon rabattu sur les épaules sort la tête de l'ermite, homme encore jeune, au visage glabre et apaisant sous sa couronne de cheveux. Le froc est en partie caché par l'ample manteau de voyage plaqué contre le corps et relevé de biais sur le bras gauche. La biche, attribut iconographique du personnage compté parmi les « saints auxiliaires », n'existe plus et son absence déséquilibre quelque peu la composition. En dépit de quelques maladresses de drapé, l'œuvre reste un témoignage attachant des sculpteurs sur bois du début du

XVII^e siècle. Sur une planchette posée sur l'autel, on lit, en caractères de l'époque, la concession d'une « indulgence plénière pour les frères et sœurs de la confrérie de saint Gilles, 1670 ». Cette inscription demeure une preuve de cette pieuse association vouée au culte de st Pierre, mais aussi à celui des sts Leu et Gilles, invoqués par les épileptiques, les malades atteints de frayeurs paniques et encore par les cultivateurs et les bergers (38).

la cloche

Elle est l'une des plus anciennes du diocèse de Rouen. Elle porte l'inscription : « L'AN MIL V^{CC} LXXIII JE FUS FACCTE (sic) POUR L EGLISE DE VERGETO ... ME FIT JEHAN BURET FF DE RB + ». M. Bailly a ainsi commenté l'épigraphie de l'instrument : « Tout le début du texte est en minuscules gothiques, mais le nom du fondeur et la suite sont en capitales romaines de taille plus petite. Sur le cerveau de la cloche qui mesure environ 0 m 50 de diamètre, se déroule un listel chargé d'un rang de fleurs de lys. Sur la panse, on distingue un sujet en pointillé assez énigmatique qui paraît être une salamandre assez mal venue et couronnée. Juste avant la croix finale est un petit carré contenant une pleine lune. En dessous de la dite croix s'enlacent les trois croissants entrecroisés, emblème de Diane de Poitiers, cher à Henri II. Nous avons là un exemple du traditionnalisme de nos anciens fondeurs qui remployaient dans la décoration de leurs œuvres des emblèmes royaux ayant perdu toute actualité : si la présence de la salamandre se comprenait sur la cloche de Saint-Ouen de Pont-Audemer, fondue en 1522 sous le règne de François 1^{er}, elle n'avait plus qu'une valeur purement décorative sur un instrument coulé au temps de Charles IX. D'autre part, la juxtaposition de caractères gothiques et de capitales romaines est l'un des nombreux témoignages de la persistance jusqu'au XVII^e siècle des formes du moyen âge abatardi, surtout dans les productions religieuses.

ME . FIT . JEHAN . BURET

F . DE . RB



Quant à Jehan Buret, il était membre d'une longue dynastie rouennaise de ce nom. C'est à lui probablement que l'on doit la plus ancienne des cloches de Caudebec-en-Caux, datée de 1552, détruite en 1940. C'est à lui aussi qu'il faut attribuer le bourdon de la cathédrale d'Evreux, daté de 1573 et disparu lui aussi au cours de la deuxième guerre mondiale.

Un dernier point à souligner, la cloche de Baudribosc nous apprend elle-même qu'elle était originellement destinée à l'église de Vergetot (canton de Criquetot-l'Esneval). De telles mutations, volontaires ou consécutives à la Révolution, ne sont pas rares, mais les documents sont muets quant à la présente migration. On peut supposer que l'abbé Adam de Valleville, curé de Vergetot, ayant entrepris de doter son église de huit cloches à la veille de la Révolution, remit au fondeur les anciens instruments, lequel put en disposer et les couler ou les vendre : c'est ainsi que la fabrique de Baudribosc aurait enrichi son clocher...

En achevant son étude, M. Jean Bailly écrivait : « Nous avons rédigé cette description avec la conviction qu'il serait bientôt un inventaire... après décès. Nous reconnaissons avec joie que l'église de Baudribosc reprend vie et solidité grâce aux efforts conjoints des pouvoirs publics et des initiatives privées. Souhaitons que ces efforts ne soient pas réduits à néant au fil des années à venir par manque d'entretien et indifférence des fils de ceux qui ont bien failli la voir disparaître ».

Notre joie et notre souci demeurent ceux de l'éminent archéologue qui n'aura pas eu le bonheur de voir achevée la restauration de l'église de Baudribosc, mais dans une vue optimiste de l'avenir, nous sommes convaincus que tous ceux qui généreusement auront œuvré au sauvetage sauront persuader les générations de demain à conserver

et à aimer le petit monument, signe matériel de la continuité de l'attachement de la population au patrimoine légué par leurs ancêtres...



notes

- (1) Arch. départ. Série G 9480.
- (2) Cartulaire de l'abbaye de Saint-Georges : Bibliothèque de la ville de Rouen ms Y 52.
- (3) Texte publié par A. Déville in « Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, près Rouen ». I vol. in 4^o Rouen, Nicéas Périaux, 1827. Autre publication : A. Besnard in « Monographie : l'église et l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, Seine-Inférieure » I vol. in 4^o, Paris, Lechevallier, 1899. Pièces justificatives et traduction, p. IX.
- (4) Jean Adigard des Gautries : « Les noms de lieux de Seine-Maritime attestés entre 911 et 1066 », in « Annales de Normandie », 6^e année, 1956, p. 133.
- (5) A. Longnon : « Pouillés de la Province de Rouen », I vol. in 4^o, Paris, Imprimerie nationale, 1903, p. 33.
- (6) Farin : « Histoire de la Ville de Rouen », 3^e édition, 6 vol. in 12, Rouen, Bonaventure Le Brun, T. VI, p. 132. Les Saône portaient « gironné d'azur et d'argent de 14 pièces à l'écusson de sable en cœur ».
- (7) A. Beauconsin : « Registre des fiefs et arrière-fiefs du bailliage de Caux en 1503 ». I vol. in 8^o, Rouen, Lestringant, 1891, p. 239.
- (8) Arch. départ. G 936.
- (9) Arch. départ. G 1710. Les Bresdoul portaient « d'azur au chevron d'argent acc. de 3 têtes de lion arrachées lampasées de gueules ».
- (10) Registre paroissial de Baudribosc. Les Lombard portaient « de sable aux 3 mains senestres d'argent ».
- (11) Les Paon portaient : « d'azur au paon rouant d'or ».
- (12) Les Clercy portent « d'azur à la fleur de lys d'or ».
- (13) Arch. départ. G 5080. Les Vaudretz portaient « de sable, au lion d'argent ».

- (14) Les Dupuis portaient « d'argent à 2 fasces de sable acc. de 3 merlettes de même, 2 et 1 ».
- (15) Sur la généalogie de Clercy, consulter (abbé Simon) : « Inventaire des archives du doyenné de Doudeville par le doyen », 2 vol. in 8°, Rouen, Mégard, T.I. p. 81-92.
- (16) Arch. départ. L 204, T.I. p. 82.
- (17) C. Romain « Cahier de doléances des paroisses du bailliage de Cany ». I vol. in 8°, Rouen, Cagniard, 1909, p. 25.
- (18) (abbé Saas) « Nouveau pouillé des bénéfices du diocèse de Rouen ». I vol. in 4°, Rouen, chez la veuve de Jacques-Joseph Le Boullenger, 1738.
- (19) « Registrum visitationum archiepiscopi rothomagensis. Journal des visites pastorales d'Eude Rigaud, archevêque de Rouen, M CC XL VIII M CC L XIX, publié par Th Bonnin ». I vol. in 4°, Rouen, Lebrument, M D CCC L II.
- (20) Arch. départ. I F 1.
- (21) id, ibid.
- (22) id, G 1710 et G 9458.
- (23) E. Sevestre, X. Eude, Ed. Le Corbeiller : « La déportation du clergé orthodoxe pendant la Révolution ». I vol. in 8°, Paris, Edit. de documents d'Histoire, 1913, p. 99.
- (24) abbé Julien Loth : « Histoire du cardinal de la Rochefoucauld et du diocèse de Rouen pendant la Révolution », I vol. in 4°, Evreux, Imprimerie de l'Eure, 1893, p. 626.
- (25) Arch. départ. G 1704.
- (26) id. G 738.
- (27) id, ibid.
- (28) id. G 1710.
- (29) Il convient de lire Langaney : François de Clercy, père de Jean-Baptiste, avait épousé en premières noces une demoiselle de Langaney (abbé Simon), ut supra.
- (30) abbé Cochet : « Les églises de l'arrondissement d'Yvetot », 2 vol. in 8°, Paris 1853, 2^e édit., T. I. p. 260.
- (31) id, ibid.
- (32) Le Courrier cauchois. Hebdomadaire publié à Yvetot, 4 et 11 Septembre 1965.
- (33) Bulletin de la Commission départementale des Antiquités, T. XXVI, p. 149.
- (34) « En présence de ces claveaux unis, de 0 m 22 de long, tous identiques, retombant sur le socle de grés à 0 m 60 du sol du cimetière, nous avons cru nous trouver en présence de l'emplacement d'une plaque funéraire disparue comme il en existe encore en plusieurs endroits. L'enlèvement de l'enduit a révélé que cette percée traversait le mur de part en part, qu'elle était plus large de 0 m 16 et plus haute de 0 m 20 à l'intérieur qu'à l'extérieur, que sur cette dernière face on remarquait à 0 m 30 au dessus de la clef la présence de trois trous bouchés, régulièrement espacés, susceptibles d'avoir reçu l'extrémité d'une charpente en appentis, enfin que cette baie, construite avec soin en même temps que le chœur, avait été obstruée avec un blocage grossier. Nous avouons être incapables de déterminer à quelle nécessité pouvait répondre cette ouverture, aucune hypothèse envisagée n'apparaissant jusqu'à présent comme satisfaisante » (J. Bailly).
- (35) « La couronne de comte mise au dessus du blason ne doit pas faire illusion : au XVIII^e siècle, les artistes usaient facilement de celle-ci et plus encore de celle de marquis, voire même de celle de duc, dans un simple souci d'esthétique ou de simple flatterie. Cet ornement était alors dit « couronne de courtoisie » quand elle ne correspondait pas au rang de celui à qui on l'attribuait généreusement : c'est le cas ici, car en 1744, Jean-Baptiste de Clercy de Mathonville était qualifié dans les actes officiels, de Chevalier, Seigneur-Patron de Baudribosc, Conseiller du Roi, Lieutenant civil et criminel du Grand-Bailly de Caux, au siège de Cany (Arch. départ., G 5004). En 1710, il était dit également Lieutenant de police » (J. Bailly).
- (36) Commune du département de la Somme, canton de Gamaches, sur la rive de la Bresle, face à Monchaux (cf. F.I. Darsy « Description archéologique et historique du canton de Gamaches », I vol. in 8°, Amiens, Imp. Herment, 1858, p. 223).
- (37) Dom Baudot et Dom Chaussin : « Vie des Saints et Bienheureux, selon le calendrier, avec l'histoire des fêtes, par les RR PP Bénédictins de Paris », 13 vol. in 8°, Paris, Letousey et Ané (1935-1959), T. IX (1950), pp. 22-24.
- (38) id., pp. 27-34.

ACHEVE D'IMPRIMER

*sur les presses de l'Imprimerie Administrative
de la Seine-Maritime, en Novembre 1973.*

Maquette de Bernard LEGRAND

Clichés de :

M. l'Abbé COULON

M. l'Abbé FOURE

Paris-Normandie

Scouts de Bihorel